

# LE MONDE ILLUSTRÉ

59<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 3026.

SAMEDI 18 DÉCEMBRE 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



UN DANGEREUX OBSERVATOIRE DANS LES MONTAGNES SERBES. — L'avance des troupes bulgares a été signalée dans la vallée où s'élevait la petite ville serbe de Faris. Le commandement a fait demander des volontaires pour escalader les rochers à pic du haut desquels la vue s'étend à l'infini sur toute la région. Il s'en est présenté d'audacieux dont les observations ont permis de préparer la retraite de nos troupes,

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

## LE LIVRE SECRET DU KAISER

Ils avaient si bien et si longtemps préparé leur coup qu'ils étaient sûrs de le réussir ; il était convenu d'avance qu'ils voleraient, qu'ils tueraient les femmes et les enfants, qu'ils brûleraient les villes et les hameaux, qu'ils détruiraient les monuments les plus vénérables et les plus admirés, bien certains que leurs ennemis terrassés et pantelants ne songeraient qu'à implorer grâce et n'auraient même plus la force de balbutier quelque protestation timide.

Cet aveu cynique de la préméditation, aveu publié bien antérieurement à la perpétration du crime, est un phénomène unique dans l'histoire des forfaits humains. Il impliquait tant de forfanterie, tant d'aberration et d'outrecuidance que l'Europe n'y prêta nulle attention et ne se mit point en garde contre le malfaiteur savourant préventivement toutes les phases de son épouvantable exploit. Et comment voulez-vous qu'on eût pris au sérieux, chez les peuples civilisés, des théoriciens tels que leur général Won Blume, professant, *ex cathedra*, que « les traités perdent leur valeur juridiquement asseignant dès que la guerre a éclaté », maxime impie qui justifiait par prévision l'égorgeage de la Belgique ? Le même Won Blume, exposant les méthodes de guerre, écrivait : « la première de ces méthodes est l'invasion des provinces ennemies, non pas avec l'intention de les garder, mais pour y lever des contributions, voire simplement pour les dévaster ». — *Simplement* est un mot qu'aurait envié Mandrin. Partant du principe posé par Bernhardt, lequel le tenait de Clausewitz, principe qui est, outre-Rhin, la base de tout l'enseignement militaire officiel, à savoir que « la guerre est un acte de violence par lequel on contraint l'adversaire à accomplir notre volonté », ces professeurs de massacres et de pillages en étaient arrivés à préconiser un programme détaillé de toutes les horreurs dont nous avons été témoins : le général Julius Won Hartmann enseignait que « les nécessités militaires n'ont à établir aucune distinction entre la propriété publique et la propriété privée ». — « Quand la guerre éclate, écrivait-il, le terrorisme devient un principe militairement nécessaire ». Et ceci établi, le grand Etat-Major, rédigeant les manuels à l'usage des belligérants, recommande de choisir des otages dont la vie dépendra du plus ou moins de soumission des pays envahis, — d'organiser systématiquement les actes de violences destinés à démoraliser l'adversaire ; — d'effectuer le pillage avec méthode et de diriger le butin sur l'arrière par chemins de fer ou automobiles ; — d'assassiner par ordre et en masses ; — de s'ingénier, par tous les moyens, à faire régner la terreur, et, pour que la discipline, qui est la force des armées, ne souffre pas de ces excès voulus et commandés, il convient que le soldat « soit affranchi totalement des entraves d'une légalité gênante et de toutes parts oppressive. » Et c'est de cette façon que, au vingtième siècle, de sang-froid, et selon un plan mûrement réfléchi, les instincts les plus redoutables se sont trouvés déchainés, par un militarisme en démence, chez un peuple orgueilleux de sa soi-disant *Kultur*, retourné scientifiquement à la sauvagerie ancestrale, ainsi que l'a démontré victorieusement M. Paul Gaultier dans une magistrale étude sur *les origines de la barbarie allemande* dont on ne saurait trop conseiller la lecture à ceux qui rêvent de paix et s'imaginent, dans leur candeur, qu'on peut traiter avec des canibales.

Notez que la réglementation préventive de ces atrocités est, au dire des professeurs d'art militaire boches, « une preuve du bon cœur et de la sensibilité des Allemands » : ils appuient cette effarante assertion sur ce raisonnement que, « plus la guerre se fait cruelle et rigoureuse, plus vite l'ennemi se lasse et se résigne à demander merci ». C'est donc par humanité qu'il faut éventrer les femmes, couper les mains aux petits enfants, fusiller la population de cent villages, détruire les cathédrales, et voler tout ce qu'on peut prendre : *le bien sort du mal*, disait Méphistophélès, qui semble être devenu

le grand inspirateur des théoriciens teutons.

Mais dans les attentats le plus minutieusement perpétrés, survient, la plupart du temps, quelque circonstance que le criminel n'avait pas prévue. Est-ce que, cette fois, les Boches « en ont trop mis ? » Est-ce que la besogne prescrite fut par eux un peu lourdement exécutée ? Ce qui est certain c'est que leurs adversaires ne se sont pas *lassés* du tout ; bien au contraire : au lieu des lamentations escomptées, les massacres de Belgique n'ont suscité qu'un unanime frémissement d'horreur et de dégoût. La destruction d'Ypres, de Reims, d'Arras et de Soissons a soulevé une formidable indignation mais pas l'ombre de terreur ni de lassitude ; l'odieux emploi des gaz asphyxiants et des jets de pétrole enflammé, loin de déconcerter nos poilus, a redoublé leur résolution et fait naître en eux d'inquiétants desirs de représailles. Et la psychologie allemande a dû reconnaître qu'elle faisait fausse route : ses théoriciens n'avaient réussi qu'à déshonorer la guerre, sans profit pour leurs armes. Et voilà pourquoi ils se sont décidés, comme disent les bonnes gens, « à mettre de l'eau dans leur vin ». Aujourd'hui ils en sont à essayer des tempéraments hypocrites : ils protestent de leur admiration pour « notre belle France » ; la main sur le cœur ils certifient que jamais ils ne nous ont voulu que du bien ; que nous sommes nés pour être leurs meilleurs amis, et qu'il faut que nous soyons profondément aveuglés pour nous unir à l'Angleterre qui nous trompe et qui nous dupe au point qu'eux-mêmes en sont grandement attristés. C'est la période des pleurnicheries. Telle est, aujourd'hui, à Berlin, la note officielle. Par malheur, s'il est facile d'ouvrir les cages d'un jardin zoologique et de laisser les fauves courir en liberté, il est beaucoup moins aisé de conseiller aux dits fauves d'avoir à réintégrer leurs cellules. Et les redoutables instincts des Boches, déchainés par ordre supérieur, tardent à reprendre la discipline, devenue opportune, à laquelle on voudrait de nouveau, pour nous allécher, les soumettre.

On a tant prêché aux Allemands la beauté du massacre et l'efficacité d'être impitoyables que les civils eux-mêmes en sont arrivés à un état de frénésie qu'on se sent incapable d'entraver, bien qu'il ne soit plus de mise ; savez-vous, par exemple de cette sauvagerie, ce qu'a inspiré aux Boches la destruction du *Lusitania* ? — Un chant de triomphe ? Non. — Des considérations émues sur les tristes nécessités de la guerre ? Vous n'y êtes pas. — Un sentiment d'orgueil pour l'habileté des marins du kaiser ? Pas davantage. L'horrible crime, qui a coûté la vie à des centaines de femmes et d'enfants, a fourni l'occasion d'une *chanson comique*, qui se chante à Berlin, à Vienne et ailleurs sur un air de *scie*, et qu'écoutez, en râlant de rire, les buveurs attablés dans les *beuglants*. Voici ce morceau de poésie :

Elle allait en Angleterre. Quelle honte !

Youp heidl ! Youp heida !

Il y avait des milliers d'invités.

Mais le sous-marin a flairé le rôti !

Youp heidi, Youp heida, Youpheiditralala-la !

Entonnons la chanson des morts ! Youp heidi.

Construisons de nombreux sous-marins. Youp heida.

Et envoyons l'ennemi au fond du froid tombeau.

Youp heidi, Youp heida, tralala-la-la !

Ceci est du goût allemand le plus pur : et ce n'en est pas une manifestation isolée : un journal de Vienne, la *Nouvelle Presse Libre*, quand notre *Léon-Gambetta* fut torpillé dans l'Adriatique, se complut à une sorte d'apologue hilarant où il félicitait de leur bonne chance les poissons, les langoustes et les thons qui « depuis bien longtemps n'avaient fait si bonne chère ». Jamais ces habitants des eaux ne s'étaient trouvés en présence d'une table si abondamment servie ; et l'auteur de cette facétie répugnante, énumérait le nombre et vantait la variété des mets : tant de marins français, gras et dodus ; tant d'Italiens, fermes et nourris de pâtes, entraînés par les flots de l'Isonzo, jusqu'aux profondeurs de la mer... » Et voilà les joyusetés, auxquelles l'autorité voudrait, mais trop tard, mettre une prudente sourdine.

Non point que le militarisme prussien regrette les massacres commis en Belgique et ailleurs ; ce qu'il déplore c'est leur inefficacité, et, comme s'approche de jour en jour l'heure de « la douloureuse », il sait que ces férociétés seront portées

sur la note et que « l'addition » s'en trouvera sensiblement accrue. Les nier, ce n'est pas possible ; on a bien essayé d'en rejeter la responsabilité sur « la cruauté des Belges » ; la thèse n'a pas eu grand succès : il a fallu trouver autre chose et c'est le kaiser qui s'en est chargé.

Guillaume II, vous l'ignorez peut-être, est *profondément religieux*, c'est la *Gazette de Francfort* qui l'affirme : « Rien, écrit-elle, ne serait plus contraire à la nature de l'empereur que de se jouer du nom de Dieu et d'altérer la vérité : *cet être si pur* n'a jamais menti ». Or, il y a quelques semaines, un notoire socialiste badois, le doktor Anton Fendrich, fut admis à l'honneur de déjeuner à la table de *cet être si pur* et resta littéralement émerveillé de la faconde intarissable du souverain dont jouit l'Allemagne. Le Fendrich amena non sans adresse la conversation sur les cruelles nécessités de la guerre ; il était curieux de savoir comment le grand état-major justifiait les tueries de Termonde, de Louvain, de Dinan, les incendies de villes sans défense, les égorgements et les fusillades de tant d'innocents. Le kaiser qui, jusqu'alors, s'était montré plein d'entrain, se rembrunit considérablement : d'une voix grave et attristée, il parla, et loin d'esquiver la question, il remercia d'un lent signe de tête son convive de lui procurer l'occasion de s'expliquer sur ces tristes sujets. Voici quelles furent ses paroles, Fendrich les a pieusement recueillies et publiées.

« — Les Français, commença Guillaume, sont un peuple en décadence. Leur manière de faire la guerre est « pleine des plus cruelles horreurs ! » Ceci est textuel. Ce préambule formulé, l'être si pur, qui n'a jamais menti, cita, « à regret, mais emporté par l'atrocité du sujet » — mille faits affreux, « prouvés par serment » relatant la cruauté des médecins français, non seulement envers l'ennemi, mais envers leurs propres concitoyens (!). La France, conclut l'empereur, est « une nation perdue ». Et, bien souvent, tandis qu'il énumérait ces turpitudes, des larmes lui venaient aux yeux. « — C'étaient, note Fendrich, des larmes de honte, versées à la pensée de la dégradation d'un peuple qu'on avait eu la faiblesse de croire chevaleresque et généreux ».

Anton Fendrich fut très ému de cet attendrissement impérial. Il osa émettre l'idée qu'il serait très utile de publier un récit officiel des *atrocités françaises*, lequel contrebalancerait utilement les rapports déjà publiés, tant en France qu'en Belgique, des *atrocités allemandes*, rapports auxquels l'état-major berlinois a jusqu'ici, on ne sait pourquoi, négligé de répondre. Guillaume l'arrêta d'un geste : « — Non, fit-il, d'une voix douce d'apôtre ; non ! Les infamies commises par nos adversaires sont de telle sorte qu'on ne pourra jamais les rendre publiques. On ne peut les raconter que dans un LIVRE QUI RESTERA SECRET, car sa publication serait une honte pour l'humanité ! »

Et il demeura silencieux, confit en une attitude scandalisée et édifiante.

Aux plus terribles jours de l'invasion de la Belgique, le bourgmestre indigné d'une ville des Flandres disait à un officier supérieur allemand : « — Vous ne craignez donc pas chez vous le jugement de l'histoire ? » A quoi le Boche, ricanant, riposta : « — Ne vous mettez pas en peine de ces choses ; l'histoire, c'est nous qui la ferons ». Eh bien, ils commencent déjà. Et comment ! Aux procès-verbaux recueillis, aux innombrables témoignages authentiques, aux déclarations contrôlées de mille et mille témoins oculaires, recueillis officiellement sur les ruines de la malheureuse Belgique ; aux preuves aveuglantes tirées des carnets de route des soldats allemands, des lettres saisies sur les prisonniers, des aveux mêmes des coupables, du programme savamment détaillé à l'avance de leurs violences et de leurs exactions, à ce réquisitoire écrasant, les Boches répondent, par la voix du kaiser qui *n'a jamais menti* « hélas ! ceci n'est rien : les Français ont fait bien pis ! » Et quand on demandera sur quoi s'appuie cette cynique calomnie, ils répondront, les yeux au ciel : « — Impossible, c'est trop affreux ! Qu'il vous suffise de savoir que c'est inscrit en un volume que nul ne lira jamais, dans un *livre secret* qui n'est connu que de notre kaiser et de son Dieu ».

G. LENOTRE.



LE CAMP FRANÇAIS A SALONIQUE. — Le ° chasseurs à pied installe son campement. — Au fond, les tentes du camp de l'armée anglaise.

### DANS LA TURBULENTE PÉNINSULE

Au temps, si lointain déjà, où il faisait les beaux soirs du cabaret du « Chat Noir » avec ses spirituels « boniments », ne songeant guère alors à endosser plus tard, à son tour, l'habit vert dont, par dérision, Salis, le patron de cette « boîte artistique » avait affublé les garçons qui servaient des bocks aux clients, M. Maurice Donnay fréquentait, lorsqu'il était de loisir, un salon où il se rencontrait avec une jeune femme toujours en quête, comme Lampito, de sensations nouvelles, et à cause de cela, à la joie de tous ceux qui étaient avertis de cette particularité, il l'avait baptisée : *L'Éternelle allumée*.

Le grave académicien qu'il est devenu depuis lors a sans doute oublié ce trait qui, après environ trente années écoulées, me revient à la mémoire en me fournissant la définition la mieux appropriée à la perpétuelle agitation de la Péninsule Balkanique.

« L'Éternelle Allumée », ce n'est, évidemment plus cette dame dont l'auteur de « Lysistrata » s'était fait l'ironique parrain, et j'espère bien pour elle, que le temps l'aura « éteinte ».

En revanche, la Péninsule déjà citée mérite de recueillir son surnom en raison de sa légendaire turbulence lorsqu'on a toujours dit, et les événements l'ont, hélas ! prouvé, que dans les Balkans couvait l'étincelle qui mettrait le feu aux quatre coins de l'Europe.

Ce qui s'y passe, à l'heure qui sonne, est de nature à fixer tout notre intérêt, lorsqu'on s'accorde à dire que c'est dans cette région que se décidera, de façon définitive, le sort de l'Asie occidentale.

Sur cette question à laquelle un de nos confrères

des *Débats* vient de consacrer un article fort significatif, il y a donc lieu d'insister tout particulièrement, lorsque l'abandon de Salonique, auquel du reste, les Alliés ne songent pas un instant, malgré l'espoir caressé par le roi Constantin de les voir se rembarquer, en renonçant à s'y installer, où cet abandon, disons-nous, laisserait le champ libre à nos adversaires communs.

La meilleure raison de nous y maintenir, coûte que coûte, c'est que cette position est la plus favorable pour défendre celles que nous tenons déjà en Turquie d'Asie, comme aussi pour en acquérir de nouvelles dans un avenir prochain.

L'Orient d'Europe ouvrant ses portes sur l'Orient asiatique, il faut désormais nous mettre en travers de la route et ne pas permettre que les ambitions allemandes se réalisent lorsque ayant écrasé l'héroïque Serbie sous le nombre, le Kaiser estime avoir

supprimé le seul obstacle entre la Hongrie, son alliée et les voies aboutissant à la mer Egée et aux Détroits.

« Pauvre et généreuse Serbie, si terriblement éprouvée depuis le meurtre de Sarajevo qu'on a voulu lui faire expier ! La voilà, à son tour sous la botte de l'envahisseur, comme l'est la Belgique, et à Berlin, on se gaudit à l'idée de la disparition inévitable des petits Etats qui, de l'avis des Tudesques, n'ont plus de raison pour réclamer leur place au soleil.

Cet avis n'est cependant point partagé par certains « petits Etats », non encore menacés : la Suisse par exemple, où l'on est convaincu que le rêve de mégalomanie du plus grand empire du centre ne deviendra jamais une réalité. Écoutez plutôt ce qu'en pense la judicieuse *Gazette de Lausanne* lorsqu'elle affirme sa certitude « que le bloc d'

droit aura le dessus sur celui de la force », et que, si nous avons pu faire des fautes qui, d'ailleurs, presque toutes, étaient des fautes d'honnêteté, nous sommes encore en mesure de les réparer toutes.

C'est pourquoi les tentatives que fait, malgré ses dénégations, la coalition germano-austro-turque pour provoquer une paix, n'auront nul écho, ni à Paris, ni à Londres, non plus qu'à Pétrograd ou bien à Rome, et il serait imprudent et même dangereux qu'une nation neutre s'en fit l'intermédiaire.

Et le même journal en affirmant sa foi dans notre victoire, nous donne aussi l'assurance de la résurrection glorieuse de la Serbie qui ne peut, en aucun cas, être supprimée de la carte d'Europe lorsqu'on en établira la revision.

A nous donc de reconstituer ce royaume, ou plutôt une Serbie nouvelle digne des héros qui ont si magnifiquement lutté pour sa défense contre les hordes barbares.



Tirailleur sénégalais lavant son linge et chantant une aubade au soleil. (Photos M. Meys.)



La côte albanaise où peuvent se produire les débarquements italiens d'hommes, de munitions et de ravitaillements, et l'Albanie où s'effectue la retraite des armées serbes.

Ils ont, ces héros, quoique inférieurs en nombre, obligé l'adversaire à compter avec eux, et pied à pied, ils ont défendu leur territoire jusqu'à l'heure où il leur a fallu battre en retraite pour éviter l'encerclement dont ils étaient menacés.

Sur cette retraite elle-même, il est à propos de recueillir le sentiment du ministre de Serbie en Grèce, M. Balouchsich, lorsqu'il vient de faire la déclaration suivante :

— Je suis plein d'espoir. Les Germano-Bulgares présentent l'armée serbe comme un misérable troupeau de cinquante mille fuyards. C'est un erreur. Je suis officiellement informé qu'avec l'appel des classes 1916 et 1917, nous disposerons de deux cent cinquante mille hommes qui reparaîtront sous peu et qui réservent des surprises. Quant aux effets de la campagne, ils seront nuls. Plus les fronts se multiplient, plus les Allemands s'épuisent. L'entreprise balkanique avait pour but de frapper les imaginations et de précipiter la paix. Un de nos collègues neutres m'a fait savoir que l'Allemagne avait instamment prié une puissante organisation pacifiste de son pays de faire des démarches en faveur de la paix, mais que son gouvernement s'y est opposé, sachant bien que de pareilles démarches soulevaient un *tolle* général en France comme en Angleterre aussi bien que chez les autres alliés.

Pour corroborer ces assurances il convient d'y ajouter l'opinion d'un officier neutre arrivant tout dernièrement d'Allemagne, et qui en a décrit la situation intérieure comme infiniment grave. Selon lui, l'épuisement en hommes est, d'ores et déjà, irréparable, et c'est au point qu'on en est à rappeler sur le front tous les convalescents en congé.

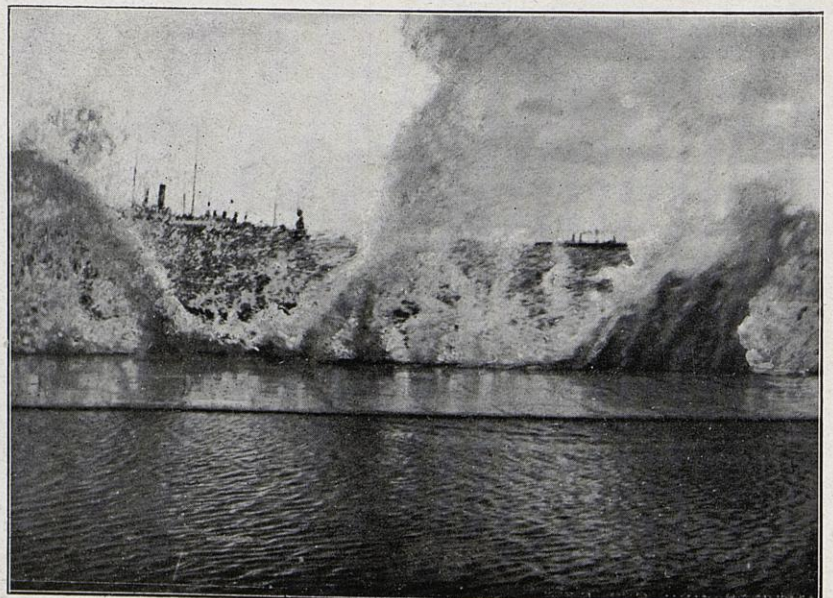
En outre, le mécontentement populaire est évident et va, de jour en jour, en augmentant.

Ceci correspond mal avec le bluff arrogant qui ne trompe plus personne et qui pousse les « Boches » à s'enorgueillir de faciles victoires lorsque, tel le loup à l'agneau, ils s'attaquent à plus faible qu'eux pour se venger d'avoir manqué leur plan en nous écrasant d'abord, puis en se retournant contre les Russes qu'ils pensaient si aisément réduire et qui, comme nous-mêmes, ont si complètement ruiné leurs illusions du début.

Pour ce qui est de notre rôle dans la Péninsule Balkanique, notre confrère le *Matin* en a fort nettement retracé la portée, et l'on en jugera par cet extrait que nous lui empruntons, et qui résume notre expédition dans ces parages :

« Les troupes françaises qui s'étaient avancées dans la Macédoine serbe se replient méthodiquement vers Salonique. Ce mouvement est tout naturel. Il s'exécute comme il convient pour la dignité du drapeau français. Nous n'avons aucune raison de supposer qu'il se heurtera à des obstacles sérieux.

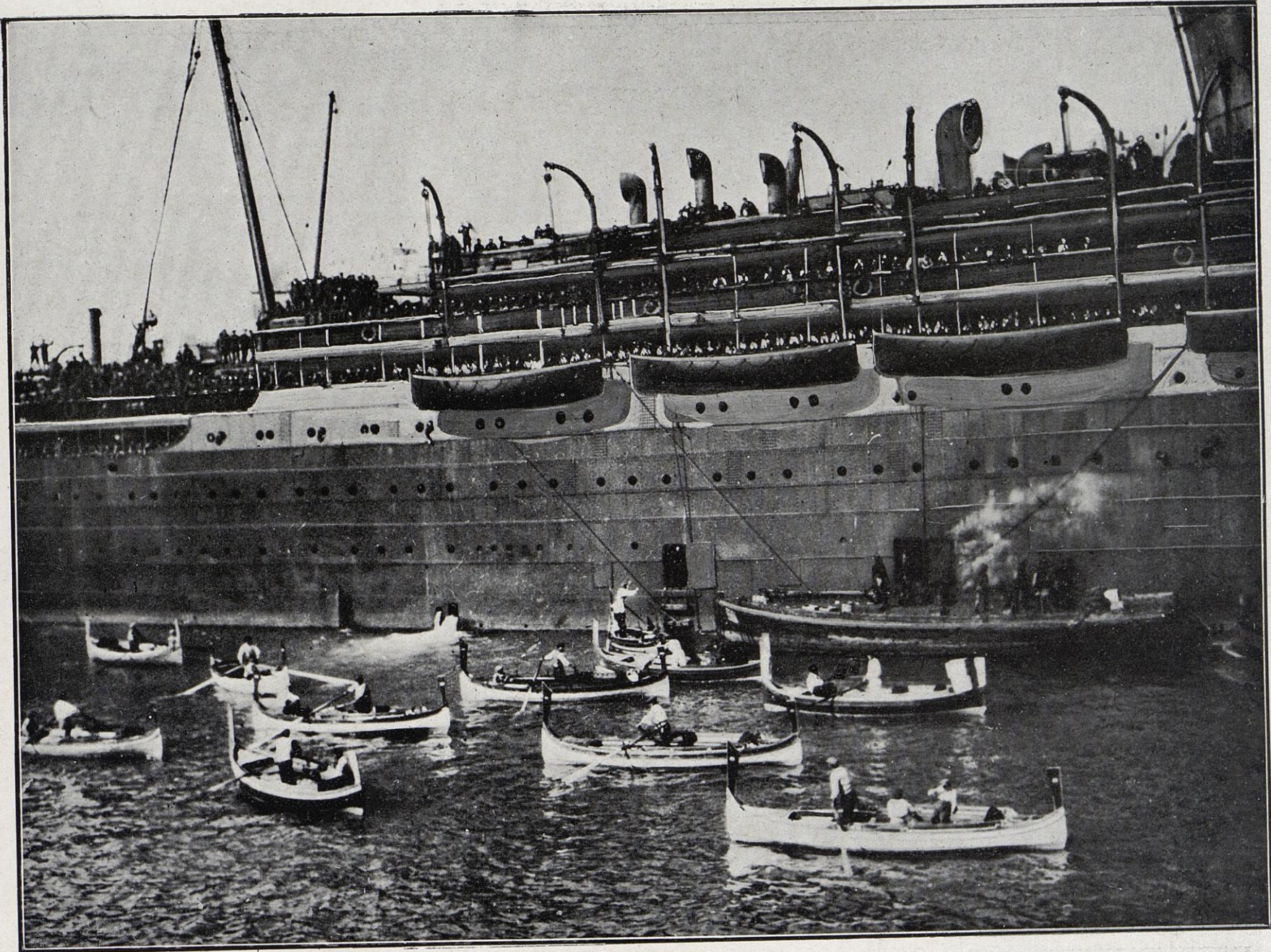
« Ceux qui s'étonneraient de ce repli, ou qui en concevraient de l'inquiétude, oublient peut-être dans quelles conditions s'est engagée l'expédition. Le corps français, composé d'effectifs très limités, avait pour but de tendre la main aux Serbes et de leur faciliter leur retraite vers la mer Egée, il fallait pour cela que l'armée serbe pût arriver à se retirer dans la vallée du Vardar. Les détachements français se sont avancés à sa rencontre jusque sur les bords de la Cerna, et jusqu'aux environs de Veles. Elles ont marché très bravement, sans se demander si leurs communications ne risquaient pas d'être coupées, et cela, malgré l'attitude du gouvernement grec qui était à ce moment des plus suspects.



Une violente tempête vient de se déchaîner sur la côte de Grèce et a profondément agité les eaux du golfe de Salonique.

Les vagues ont envahi les quais, et l'on voit à travers les paquets d'eau les transports des alliés danser une sarabande effrénée.

UNE TEMPÊTE DANS LE PORT DE SALONIQUE



Un transport de troupes, assailli par les barques maltaises, où d'infatigables mercantis s'agitent, espérant vendre, aux soldats qui arrivent, toutes sortes de productions du pays.

« Il est venu un jour où l'état-major serbe a fait savoir à nos généraux qu'il lui était impossible de replier ses troupes du côté de la Macédoine, et que, pour échapper à une menace sérieuse d'encerclement, l'armée du roi Pierre était obligée de gagner l'Albanie et le Monténégro.

« Dès lors, la mission de nos troupes était sans objet. Leur devoir, pour pourvoir à leur sécurité et pour réserver l'avenir, était de se replier sur la base de Salonique. C'est ce qu'elles font actuellement. Rien de plus honorable, rien de plus normal que cette opération, dans laquelle nos alliés anglais nous prêtent le concours le plus efficace.

« Elle se trouve facilitée par le fait qu'une trahison du côté grec n'est plus à craindre. Les dernières assurances du roi Constantin sont précises. Il a même été jusqu'à déclarer qu'au besoin il démobiliserait, ce que nous ne lui demandons aucunement. Dans la pratique il est tout à fait croyable que les travaux qui s'imposent à nous pour organiser les alentours de Salonique ne vont rencontrer aucune difficulté.

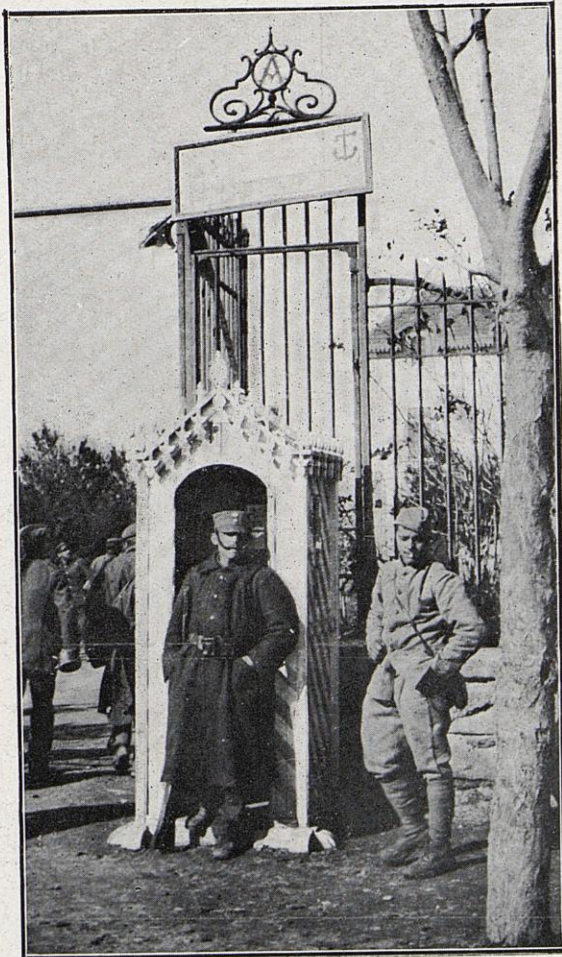
« Il n'est point besoin d'une démarche nouvelle pour décider M. Skouloudis. Le langage énergique que nous tenons chaque jour, notre action économique, et surtout l'accord parfait qui règne entre nos alliés et nous, lui ont inspiré des concessions salutaires et que nous espérons définitives ».

De l'efficacité de notre action et des résultats qu'ils en attendent avec confiance les Serbes ont trouvé un interprète fervent en la personne de leur ministre qui s'adressant à l'un de nos confrères du *Temps*, lui a dit textuellement :

« L'armée serbe n'est pas défaite. Et ceci, je vous prie de le proclamer très hautement. Les critiques militaires allemands les plus compétents l'avouent d'ailleurs eux-mêmes.

« Voilà notre situation à l'heure présente. Les secours promis n'ayant pu arriver que partiellement, nous avons été obligés de nous replier de plus en plus, en ménageant le gros de nos troupes pour des jours meilleurs. Ces jours meilleurs, il ne dépend que des alliés de les voir bientôt.

« Notre armée qui, pendant deux mois pleins,



Le quartier général Grec à Salonique.

n'a pas eu une minute de répit, va chercher à se reformer, en quoi l'aide des alliés, surtout celle des Français, nous est acquise. Et des montagnes du Monténégro et de l'Albanie on verra résurgir de nouveau une armée d'au moins 200.000 hommes — je n'exagère rien — laquelle, aidée par les grands alliés, fera encore une fois notre épopée de décembre dernier.

« Que nos ennemis ne s'illusionnent point : les alliés ne peuvent pas, ils ne voudront pas abandonner le front balkanique ».

L'opinion publique des pays alliés, ni celle des neutres, ne comprendrait point une autre décision. Tout entière, elle a fait déjà sien le beau dicton français, cité par M. Clémenceau :

*Allez et faites en gens de cœur.*

Et puisque j'ai commencé par une anecdote, pourquoi ne finirai-je pas de même, en citant une parole entendue au hasard, il y a presque aussi longtemps que florissait le « Chat Noir », et qui, ne me parut point alors avoir le caractère prophétique que les circonstances actuelles lui ont donné.

C'était dans un de ces vieux omnibus à chevaux qui nous semblent, à présent, mythiques, mais dont l'on se contentait jadis.

Y ayant pris place, j'avais pour voisin un brave gendarme, qui, tout en lisant son journal, donnait les signes d'une inquiétude évidente. Enfin ! n'y tenant plus, il s'écria à la stupéfaction des autres voyageurs :

— Ah ! ces *Balkances* !... (c'est ainsi qu'il prononçait) ces *Balkances* !... qui peut bien savoir ce qui en sortira ?...

Personne ne répliqua. On avait bien autre chose à faire, que de se tracasser de ce qui se passait si loin. Moi-même, avec la plus parfaite insouciance, je descendis bientôt après du véhicule.

Pandore avait raison pourtant. Il aurait fallu partager son souci, et maintenant, nous en sommes à répéter comme lui, mais avec une prononciation plus correcte : « — Ah ! ces *Balkances*... Qui peut bien savoir ce qui en sortira ? »

P. DE C.

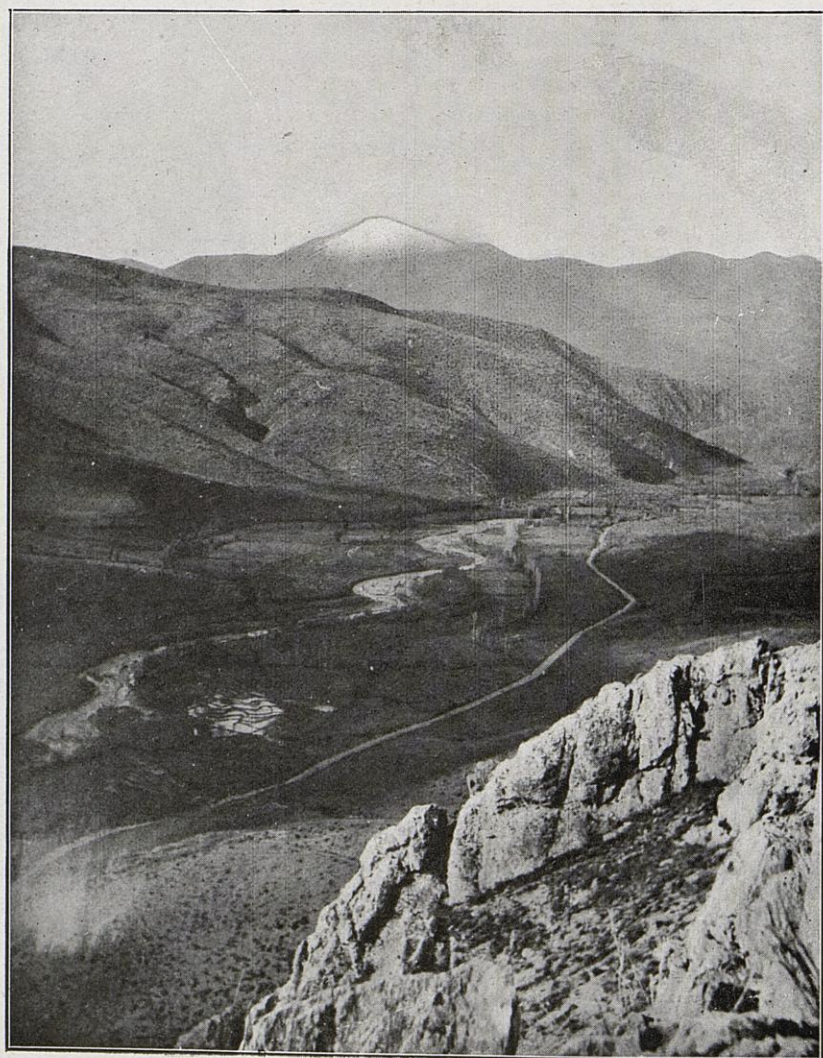


Les chasseurs à pied en reconnaissance dans la vallée du Radjeck, affluent de la Cerna, affluent elle-même du Vardar. La gorge s'ouvre sur le bassin de Faris, occupé par l'armée bulgare.



Au-dessus de la vallée du Radjeck (col de Drenovo). Les sergents Paris et Pierret observent à la jumelle les mouvements de l'ennemi.

(Clichés Marcel Meys)



Ce que découvrent les sergents Paris et Pierret : les gorges du Radjeck et le bassin de Faris; au fond se dresse la cime neigeuse du Popadija. (La route de Krivolack à Prilep suit toutes les sinuosités du Radjeck.)

PENDANT LA RETRAITE STRATÉGIQUE DE NOTRE ARMÉE D'ORIENT.

## JOURS DE GUERRE

Au-delà de la place de la République, dans une rue obscure, une salle de cinéma qui fut un bal public, où, jadis, j'entendis un soir Louise Michel. Petite, noire et âgée, elle annonçait des ères de prospérité, de félicité aux hommes et avec des vivacités de vieille fille adorant les bêtes, brandissait le poing au-dessus des fumées qui montaient des cigarettes et des pipes socialistes et humanitaires. J'étais fort jeune. Ce nom de Louise Michel exerçait par des évocations de la Commune une impression encore violente sur nos esprits. Nous avions voulu connaître cette *Vierge Rouge* dont le nom avait été comme une sorte d'étendard de révolution. Elle arrivait d'Angleterre où elle s'était depuis longtemps retirée.

Je revois le petit bras noir, brandi, la grande bouche ouverte et, dans les spirales de la fumée, cette expression juvénile et exaltée dans ces traits flétris et, sur ces mèches grises, ce méchant chapeau qui tanguait par-dessus la mêlée.

...La salle est devenue cinéma. Plus de deux mille spectateurs y sont entassés, ce soir, sous la même pesante atmosphère de tabagie. La *Vierge Rouge*, depuis longtemps déjà, est morte. Qui prononce encore son nom ? J'aime à croire que son désir de bonté universelle et de paix entre tous les hommes ne s'est pas complètement évanoui avec elle. Il flotte encore, sans doute, de ci, de là, quelques échos de cette voix qui était assez éraillée. Si tous les termes prononcés par M<sup>lle</sup> Michel n'étaient pas toujours soigneusement pesés, elle n'en était pas moins animée d'une flamme qui demeura à son honneur et à celui des femmes.

Un orchestre, qui ne perd pas, dans la vigueur avec laquelle il enchaîne successivement les airs les plus connus comme les plus différents, toutes ses qualités harmoniques, accompagne les péripéties d'un grand drame projeté sur l'écran et qui en est à son troisième épisode...

L'attention avec laquelle cet immense public suit le drame est très particulière. On ne saurait mettre plus qu'il n'en apporte d'application, de vivacité, d'enthousiasme à suivre les mouvements des ombres vivantes projetées sur l'écran. Pas un geste essentiel des acteurs photographiés qui ne propage une onde sensible sur l'obscur parterre. A l'entr'acte, un homme portant, avec la grâce d'un danseur russe, sur la paume de sa main renversée un plateau surmonté d'une pyramide, passe entre les travées de fauteuils. La pyramide est faite de minces pâtisseries dans les feuillets desquelles une glace à la vanille est logée. Pour la somme de dix centimes, chacun peut se procurer là un rafraîchissement délicat.

Et je pense : nous en sommes à une période critique de la guerre, la plus meurtrière, la plus gigantesque qui ait jamais mis le feu à l'Europe. Les veuves, les orphelins se comptent par milliers... Des tranchées allemandes ne sont guère à plus de vingt-cinq lieues d'ici...

L'orchestre vient d'attaquer une valse célèbre. Autour de moi on la fredonne à *mezzo voce*, on la siffle, discrètement ; mais tous ces sifflements discrets produisent un grand murmure.

La soirée est d'une douceur printanière ; le thermomètre marque continuellement depuis deux semaines douze ou quatorze degrés. Je ne saisis que des visages paisibles, des regards de quiétude, jusqu'où mes yeux peuvent plonger dans la vapeur du tabac qui se consume.

L'entr'acte terminé, l'écran s'anime de la projection d'exercices exécutés par nos aviateurs. La ressemblance entre les appareils et un gros insecte est de plus en plus frappante. Le pilote, avec son casque en forme de capsule, sa « combinaison » de fourrure, évoque lui-même un des êtres minuscules et ailés observés par l'entomologiste Fabre. Que nous eussent parues, voici vingt ans, les évolutions dans le ciel de cet homme désinvolte...

Pourquoi cette soirée, si douce que la plupart des spectatrices portent des blouses d'été et que les hommes sont venus sans pardessus, pourquoi cette soirée évoque-t-elle des soirs analogues durant les quelques années qui conduisirent de la chute des rois de France à la dictature de Napoléon ? Alors, les femmes étaient peu vêtues et sur ce même emplacement qui portait le nom évocateur de Tivoli, — tandis que l'ennemi assaillait les frontières, que les

affaires publiques paraissaient emportées par un souffle diabolique, et que le sang de tant de victimes n'avait pas cessé de rendre tièdes les pierres de certains carrefours, — le peuple éprouvait une sorte de soif inapaisable de plaisir. Certes, toutes sortes de circonstances sont autres, aujourd'hui. Les sombres orgies de la Terreur ne sont plus si récentes !... Cependant, il y a dans l'atmosphère de cette vaste halle on ne sait quelle expansive bonne humeur, un penchant si marqué pour la joie de vivre ; on voit des hommes si attentifs auprès des femmes, des enfants si éveillés au déroulement de ce cinéma, qu'on y éprouve soi-même une agréable impression d'optimisme, puisque le mot est à la mode. On devine dans ce peuple si détendu de nerfs, qui est ici le peuple uniquement, une telle sécurité, on observe sous sa désinvolture apparente cette robustesse inconsciente si enracinée qui a toujours fait sa force, que la surprise qui pouvait persister de tant de détachement apparent pour les événements présents s'évapore.

Et l'on admire alors, non plus seulement sa solidité devant l'ennemi, mais devant tant de prodiges si neufs encore à ses yeux, devant ce cinéma, ces aviateurs, ces *nouveautés*, qui ne comptent pas un quart de siècle, dans un monde si vieux !... Et qu'il considère avec autant de sang-froid que s'il avait la mémoire que ses ancêtres les aient toujours connues.

Et c'est bien le même peuple qui se passionne aujourd'hui pour le roman cinématographique de M. Pierre Decourcelle ou de ses émules, qui se consumait d'aise aux feuilletons d'Eugène Sue ou de Paul Féval. La forme a changé, le fond est tout pareil.

Et dans le métro où, le spectacle fini, il s'entasse pour regagner son logis, dans les rues, obscures maintenant comme aux temps de Gérard de Nerval ou, presque, de François Villon, c'est bien le parisien de 1830, du Directoire, ou du Moyen-Age, qui s'apprête à aller dormir.

\* \* \*

JEUDI. — M. l'abbé Violet est vêtu de bleu militaire. La tunique et les leggings ont remplacé sur lui la soutane. Et son visage aux traits fermement dessinés s'encadre d'une barbe à reflets acajou...

M. l'abbé Violet s'est consacré, déjà depuis bien des années, à des œuvres sociales. Il a fondé, patronné, encouragé, aidé en leurs développements, des logements ouvriers, des associations qui groupent, le dimanche, les jeunes gens et les adultes, les femmes et, en général, tous ceux auxquels il plaît de laisser le cabaret pour des passe-temps de meilleur aloi. Le succès auquel l'abbé Violet se montre le plus sensible, c'est d'être parvenu à faire oublier, à ceux que l'approche d'une soutane effraient bien injustement, qu'il en était revêtu. A l'une de ses dernières réunions, tandis que sur la petite scène de leur salle des fêtes, rue du Moulin-Vert, une aimable cantatrice de l'Opéra-Comique, à la fin de la dernière strophe de *la Marseillaise*, baisait la frange d'un drapeau, M. l'abbé Violet me désignait, au-delà d'un groupe impressionnant de *boys scouts*, le fils d'un député extra-socialiste et athée.

— J'estime que la religion et les œuvres sociales peuvent marcher de front, mais ne doivent pas se gêner, dit ce prêtre actif et inlassablement dévoué.

Le dix-septième mois de la guerre le trouve à la *Maison-Blanche*, au milieu des Mutilés convalescents, auxquels il s'est consacré, dans le but de leur apprendre que, quelle que soit la gravité de leurs blessures, des amputations auxquelles il fallut les contraindre, ils peuvent, avec de l'énergie et de la bonne humeur, se refaire une existence, se créer même une sorte d'indépendance heureuse.

Les bâtiments de *Maison-Blanche*, situés au delà de Nogent-sur-Marne et mis par l'Etat à la disposition des amputés de la guerre, servaient d'asile d'aliénés. Ce sont de petites constructions d'un seul rez-de-chaussée, en briques. Les longs dortoirs en sont tous occupés aujourd'hui par ceux qui sont dans tous les récits des héros, que notre imagination nous présente le front environné de l'aurole de l'Yser, de Dixmude, de la Champagne, de la Marne, de l'Argonne, des Dardanelles même. Ils ne sont plus là, pour celui qui pénètre dans ces longues salles aux lits parallèles, que de pauvres êtres diminués,

des épaves, qui attendent dans ce purgatoire, étendus tout habillés sur leur couchette, les membres artificiels grâce auxquels ils espèrent pouvoir reprendre la grand'route... Pour l'instant, ils sont tout chavirés dans l'ornière, mais bien résignés, souvent admirables de courage, quelques fois sublimes de désir de vivre, les yeux tout illuminés par cet instinct de prolongation qui fait sur le tronc de l'arbre abattu reverdir au printemps des feuillages nouveaux.

L'abbé Violet, grâce à quelques amis de ses œuvres anciennes, a pu réunir les fonds destinés à l'achat de différentes sortes d'outils et de matière première nécessaires à la confection de jouets, de macramés, de peintures, dont la vente assurerait aux mutilés sinon l'aisance, du moins, pour commencer, quelques douceurs.

Trois salles de la *Maison-Blanche* ont été mises à la disposition de l'abbé. Il ne faudrait pas supposer qu'elles furent immédiatement assaillies par les travailleurs de bonne volonté.

Nos héros ont justement l'impression qu'ils ont fait beaucoup pour la France en perdant à la guerre une ou deux jambes et souvent les bras. Ils disent : à présent c'est aux autres à nous aider ; qu'ils nous fassent vivre, nous qui, pour eux, avons failli mourir, nous qui, pour eux, sommes à demi des morts.

Il fallut, certainement, toute la persuasion dont l'abbé Violet est capable pour décider les premiers travailleurs. Aujourd'hui, les ateliers sont trop petits.

Ce qui paraît sans doute bien inexplicable, c'est que la coopération de l'Etat soit absente de cette œuvre si utile, si foncièrement indispensable, dans un dépôt où le nombre des mutilés varie de sept cents à mille. Grâce aux petits bénéfices faits avec les objets vendus, l'abbé a pu agrandir l'industrie de ses protégés, perfectionner leur matériel. Mais que tout cela est encore précaire, mon Dieu, et comme on pourrait étendre l'horizon de la vie devant ces infirmes en leur permettant de choisir, non plus entre quatre ou cinq métiers, mais entre cinquante.

Comment exprimer ce qu'on a ressenti lorsqu'on sort d'une de ces chambres ! Un nègre est occupé à confectionner des franges de store ; un ancien garçon de magasin s'efforce d'écrire à la machine ; un homme qui n'a plus que deux moignons après lesquels un seul doigt, un pouce a subsisté, peint des feuilles de houx sur la soie d'un sachet ; un autre copie une branche de gui d'après nature ; certains fabriquent des jouets, découpent des silhouettes d'officiers boches dans de minces planchettes... Et, en baissant les yeux, sous les tables, les regards ne rencontrent plus une seule ou ne rencontrent qu'une jambe pour tant d'hommes assis.

Leur résignation est bien admirable ; leur gaieté même stupéfiée. Mais ne pourrait-il exister des moyens de justifier tant de courage et d'entrain par des organisations meilleures et venant de tout en haut ?

Pour les membres artificiels que ces mutilés attendent, même absence de direction véritable. Aucun d'eux, ne sait ni à qui il devra s'adresser, ni quand il sera « servi ».

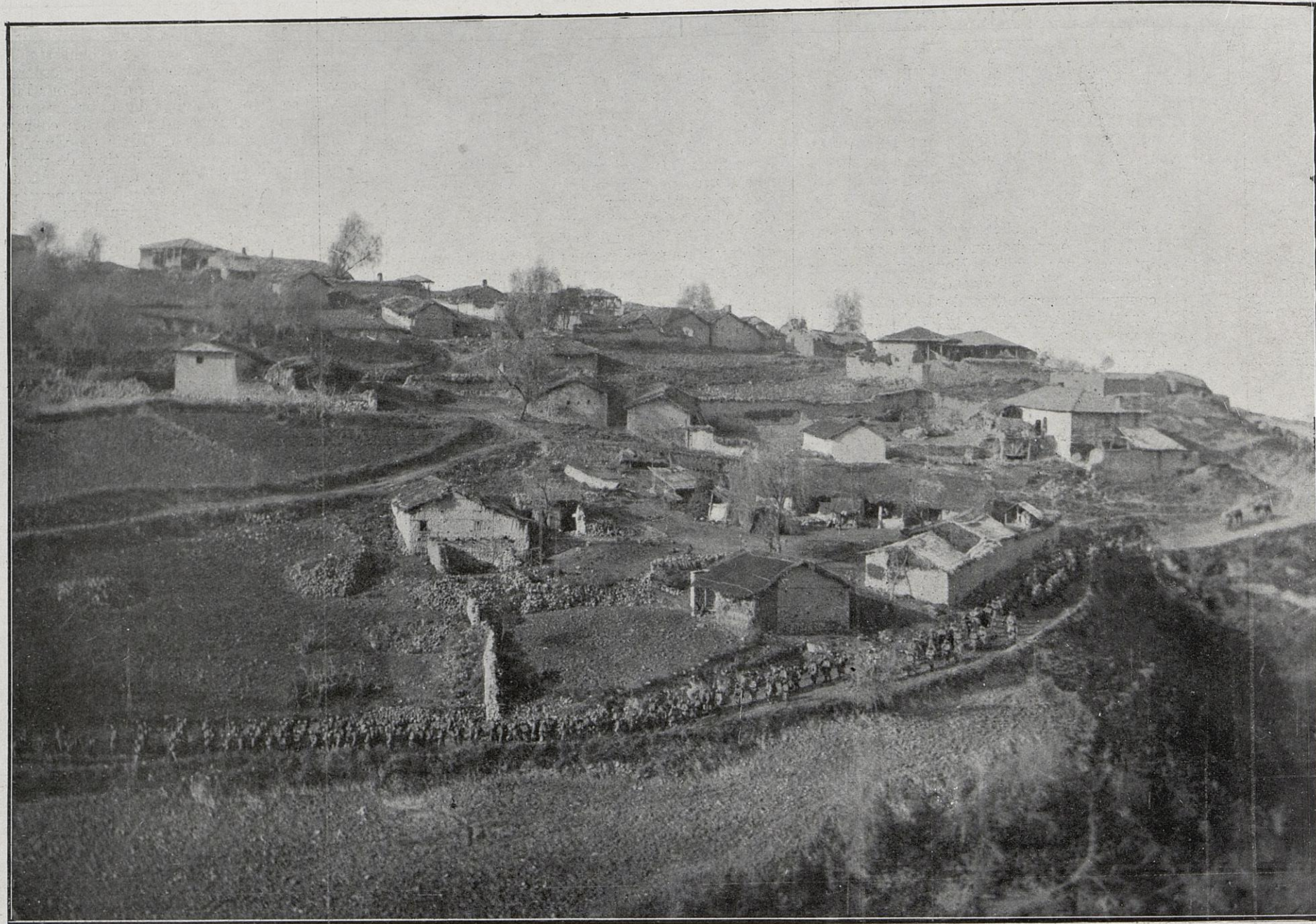
J'en vois un, que je connais déjà, qui vient de recevoir « ses jambes »... Un pilon et une jambe à peu près articulée, mais si lourde. Elles sont là, près du lit sur lequel il est étendu.

Six mois qu'on lui avait pris mesure. Depuis, il engraisse, ses deux moignons ne font que difficilement corps avec les appareils ; la chair se meurtrit, il souffre. Il regarde, avec quel air désespéré, ces deux squelettes de jambes après lesquels il avait tant attendu, dont il rêva tant... Si vous songez que cet homme n'a plus aussi que des tronçons de main, vous penserez qu'il devrait exister, devant certaines détresses, des facilités et des *tendresses administratives*, si deux mots pareils peuvent s'accoupler.

Je me demande si quelques femmes charitables n'avaient pas obtenu de promener dans leurs autos ces mutilés, si M. l'abbé Violet n'avait pas organisé ces trois ateliers de la *Maison-Blanche*, je me demande ce que deviendraient ces soldats mis hors de combat, ces glorieux décorés de nos insignes les plus recherchés, qui attendent, qui attendent avec tant de patience, leur libération et des membres rudimentaires mais précieux, — et qui voient si rarement quelque chose venir !

ALBERT FLAMENT.

(Reproduction et traduction réservés.)



Vue d'ensemble du village de Veijes, que quitte une colonne de nos troupes.



Sur la route de Veijes. Notre armée d'Orient se replie méthodiquement devant l'avance des Bulgares.



A Kavadar, quelques soldats serbes assistent familièrement au déjeuner d'un capitaine français.



Les gorges de Rajec où eut lieu un grand combat.



Une compagnie française dans les gorges de Rajec.



Une vue de Kavadar où nous avons accumulé d'énormes provisions de vivres et de matériel.

(Clichés Marcel Meys)

LE REPLI STRATÉGIQUE DES TROUPES FRANÇAISES VERS LA ZONE DE SALONIQUE S'EXÉCUTE DANS UN ORDRE ADMIRABLE.



APRÈS LA BATAILLE. — Depuis deux jours les combats ont été fréquents et [acharnés dans cette région; ils] ont fait de nombreux morts. On emploie les prisonniers allemands à creuser des tombes, où l'on ensevelira ceux des leurs qui périrent là.



Pour visiter soigneusement la ligne de feu, il faut être lesté et savoir, à l'occasion, se montrer bon gymnaste.



M. Poincaré, qui a été officier de Chasseurs à pied, n'est déconcerté ni arrêté par aucun obstacle.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AU FRONT



## LA SEULE FEMME-SOLDAT DE L'ARMÉE FRANÇAISE

M<sup>me</sup> Fatimah, de race arabe, mariée à un lieutenant de tirailleurs marocains, a été autorisée à porter les armes et à accompagner son mari, sur les champs de bataille. Elle a déjà pris part à plusieurs actions et y a fait preuve du plus beau courage, de la plus ferme résolution. Menant gaiement la rude vie du troupier, M<sup>me</sup> Fatimah supporte toutes les fatigues et toutes les privations que comporte l'état de guerre. Bonne et bienfaisante elle soigne les blessés, leur prodigue les encouragements et les aide à regagner les formations sanitaires. L'entrain et la belle humeur de cette gracieuse jeune femme sont célèbres dans tout son régiment. Les indigènes l'entourent de leur respect et lui obéissent avec ferveur.

## LA VIE MILITAIRE

## LA SITUATION DES ARMÉES

Jusqu'à la date du 11 décembre, il y a peu de chose à dire des opérations sur le théâtre occidental de la guerre. La situation ne varie pas, mais on se bat partout, de tranchée à tranchée et de batterie à batterie. L'avantage est, d'une manière très constante, toujours de notre côté. En Belgique, notre artillerie surtout fait d'excellent travail contre les ouvrages de l'ennemi et provoque l'explosion de ses dépôts de munitions. En Artois aussi, les actions d'artillerie ont été ces jours derniers très violentes ; elles ont arrêté divers préparatifs d'attaques ennemies. Il en a été de même plus au sud, sur le front entre Somme et Oise. Nous y avons poursuivi la destruction des abris, des constructions diverses et des dépôts d'approvisionnement, comme en Belgique. Le tir de nos canons a jeté le désordre dans des convois et des colonnes de troupes en marche, en arrière du front de combat.

En Champagne, l'infanterie allemande a montré de l'activité, mais sans succès. Nous avons eu à repousser deux attaques ; l'une vers la butte de Souain, l'autre, plus importante, vers Saint-Souplet. Cette dernière avait été préparée par un bombardement intense et prolongé ; puis l'infanterie s'est élancée à l'assaut brusquement. Elle est parvenue jusque dans une de nos tranchées de première ligne, qu'elle n'a pas pu dépasser, sur environ 200 mètres de front ; mais elle a été rejetée, sauf sur quelques points d'où nous achevons de déloger les assaillants à coups de grenades. En arrière de Saint-Souplet, nous avons fait sauter des réserves de munitions.

En Argonne, ainsi qu'entre Argonne et Meuse, c'est surtout la guerre de mines qui a prévalu. Cependant, nos batteries ont été aussi très actives, détruisant les ouvrages de l'ennemi en plusieurs endroits. Il en a été de même en Woëvre et sur les Hauts-de-Meuse. Partout, le moral de nos soldats reste excellent, tandis que celui des Allemands baisse d'une manière sensible. Le mauvais temps, qui persiste, rend la campagne pénible ; beaucoup de tranchées sont inondées et les opérations sont forcément ralenties par les pluies battantes qui sévissent presque partout.

En Russie, la situation ne change pas beaucoup non plus, dans son ensemble du moins. Les renseignements plus complets qui nous parviennent maintenant sur la composition des armées allemandes vers le front de la Dwina sont fort intéressants, parce qu'ils indiquent le changement de programme de l'ennemi et l'échec total de ses plans. Là se trouvait, entre Dwinsk et Vilna, l'aile marchante qui devait déborder et envelopper les Russes, en passant entre l'armée de la Dwina et celle du Niémen. L'ennemi avait réuni, pour ce mouvement et les raids consécutifs en arrière des

forces russes, une énorme masse de cavalerie, d'artillerie à cheval et de troupes légères. Cette masse a dessiné une pointe hardie, menaçant tout à la fois la direction de Minsk et le flanc gauche de l'armée russe de la Dwina. On sait comment elle a échoué, après nous avoir donné, au sujet de la retraite de Vilna, des inquiétudes sans doute exagérées, puisque les Russes ne les partageaient pas. Ces éléments très actifs ont maintenant disparu en très grande partie ; on ne retrouve plus vers le front que des fractions assez faibles de cette cavalerie, tandis que des renforts considérables d'infanterie et d'artillerie lourde, par conséquent peu mobile, y ont été envoyés. Ceci prouve d'abord que l'ennemi a renoncé

à parler d'elle. Quant à l'armée de Bessarabie, dont l'entrée en ligne était attendue avec impatience, il n'en est plus question. Que fait-elle ? A quoi est-elle destinée ? Nous n'en savons rien et nous ignorons les décisions prises à son égard par les récents conseils de guerre où se sont rencontrés les chefs des armées ou leurs représentants. Les opérations des alliés étant maintenant concertées dans ces conseils de guerre, nous ne pouvons qu'en attendre l'effet avec confiance.

Sur le front serbe, les événements suivent le cours prévu, du moment qu'aucune intervention italienne ni russe ne se produit. Il est évident que les corps expéditionnaires français et anglais ne sont en état de rien entreprendre à eux

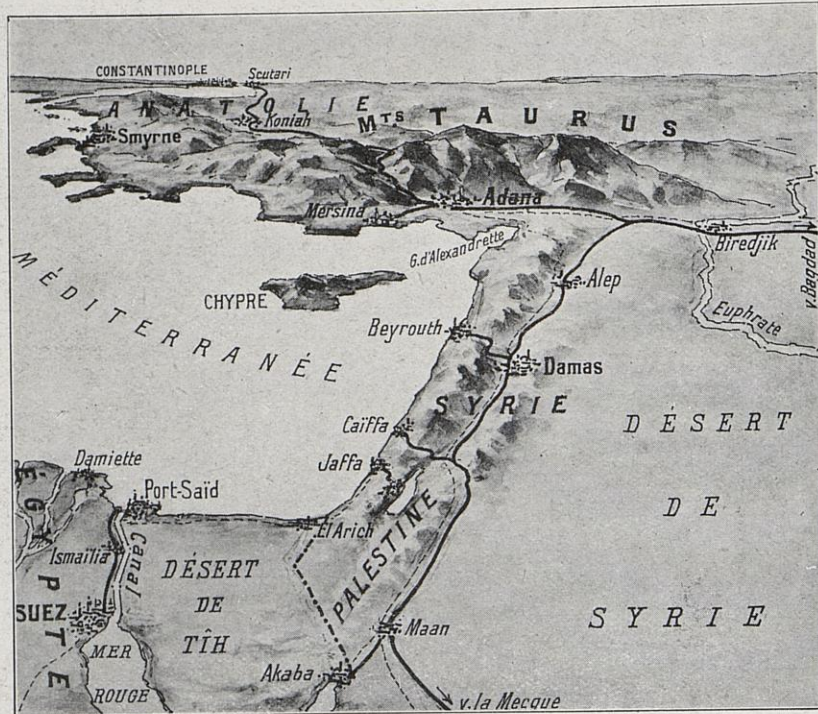
les Bulgares en forces supérieures, auxquels jusqu'ici elle a bien résisté. Mais les Bulgares vont être à très bref délai renforcés par les Allemands. Alors, la supériorité numérique de l'ennemi deviendra telle qu'il sera probablement difficile de garder la ligne actuelle et plus prudent de l'abandonner avant d'y être forcé. D'ailleurs les flancs de cette ligne manquent d'appui, car il faut regarder, en toute prévision, la frontière grecque comme non existante.

Il est à présumer que dès à présent, et depuis quelque temps déjà, on fortifie très solidement des positions de repli plus rapprochées de Salonique. Lorsque nous y serons, et avant peu sans doute, cette ville deviendra une place assiégée, et tout ce que nous pouvons espérer, c'est qu'elle ne sera pas investie, en ce sens qu'elle conservera, malgré des difficultés très réelles, sa libre communication avec la haute mer. Alors, la résistance de cette place pourra durer un temps qu'il est impossible d'évaluer, car elle dépend de trop de circonstances mal connues, sans même compter l'énorme disproportion entre les forces opposées. De toute façon, tenir cette ligne et s'y défendre énergiquement est aujourd'hui la seule solution à envisager, dans toutes les hypothèses. D'abord, dans celle d'une intervention italienne et russe, qu'on n'ose plus espérer après tant de déceptions. Ensuite, dans celle même d'un rembarquement forcé.

Il faut se rendre compte, en effet, que si une retraite en présence de l'ennemi est toujours fort difficile à exécuter en toutes circonstances, la difficulté est encore bien plus grande lorsqu'on est adossé à la mer. Une retraite qui a l'espace derrière elle est déjà une opération délicate et pénible, parce que les conditions pour les troupes qui combattent sont l'inverse de celles de la marche en avant. Dans la marche en avant, en effet, les troupes engagées les premières sont de plus en plus soutenues et renforcées par celles qui les suivent, tandis que dans la marche en retraite, les arrière-gardes sont de plus en plus isolées et éloignées des forces dont elles protègent le repli. Il faut que ces arrière-gardes défendent le terrain pied à pied, de position en position, détruisant derrière elles les ponts et les passages, pour retarder l'avance de l'ennemi et gagner du temps. Ici, en outre, le terrain manque ; la retraite conduit vite au rivage, tandis que par surcroît l'écoulement des colonnes est beaucoup plus lent, par le fait même de leur passage de la terre sur les transports. La difficulté est donc extrême et le danger augmente d'heure en heure.

Si nous devons en arriver là, ce sera une sévère leçon, pour avoir entrepris l'opération de Salonique sans avoir des garanties absolues de coopération et surtout de simultanéité des efforts. A l'époque où nous sommes, les corps expéditionnaires ne sont plus guère à employer que contre les troupes de la reine Ranavalho, et encore !...

Général BERTHAUD.



ASIE-MINEURE, SYRIE ET PALESTINE

à ses projets sur Pétrograd et sur Minsk et plus loin sans doute, au moins quant à présent, et ensuite qu'il se préoccupe surtout de conserver autant que possible le terrain conquis. Cependant, et malgré des renforts considérables, les Russes les repoussent de plus en plus à l'ouest de Riga vers Toukhov et au sud-ouest vers Mitau. Leurs troupes, d'abord séparées dans ces deux directions par une région marécageuse de 20 kilomètres de largeur, se rejoignent maintenant au-delà de cette région. Si elles s'emparent de Mitau et de Toukhov, la position des Allemands en Courlande deviendra difficile, même mauvaise.

Là se bornent pour le moment les opérations intéressantes. De la Dwina jusqu'aux marais du Pripet, il ne se passe toujours à peu près rien. L'armée d'Ivanhof elle-même ne fait plus guère

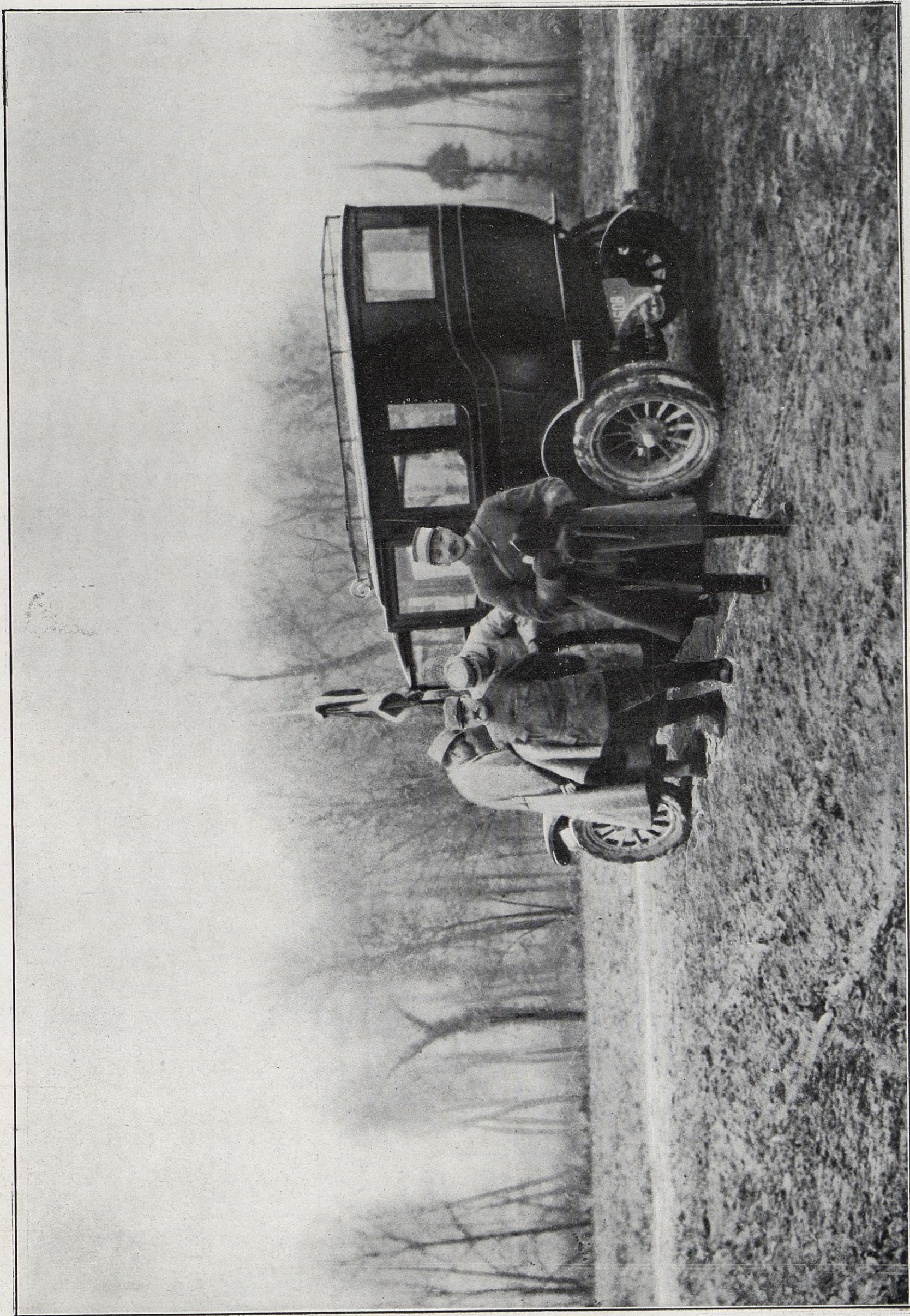
seuls contre les armées réunies de l'Autriche, de l'Allemagne et de la Bulgarie. Quant à l'armée serbe, elle est tout à fait hors de cause, sans doute pour longtemps, toutes réserves faites en ce qui concerne l'avenir, si encore elle arrive à se reformer, à se réorganiser et à recevoir en temps utile des armes et des munitions ; et cela ne pourra guère se produire que par les soins de l'Italie. Dans ces conditions, le rôle des Français et des Anglais devient purement défensif. Le front a déjà été réduit ; les troupes se sont repliées sur des positions plus courtes, tant vers la droite que vers la gauche. Le but des Français, en s'étendant à gauche, était de donner la main aux Serbes. Il devenait inutile de s'attarder dans cette direction, puisque les Serbes ne s'y trouvent plus. La ligne actuellement occupée est très vivement attaquée par



UNE ÉMOUVANTE CÉRÉMONIE A PAU. — Le général Auger remet au fils du capitaine vicomte de Lagrèze la croix de guerre gagnée par son père, mort à l'ennemi.



Le camion-bazar qui circule sur le front de nos armées.



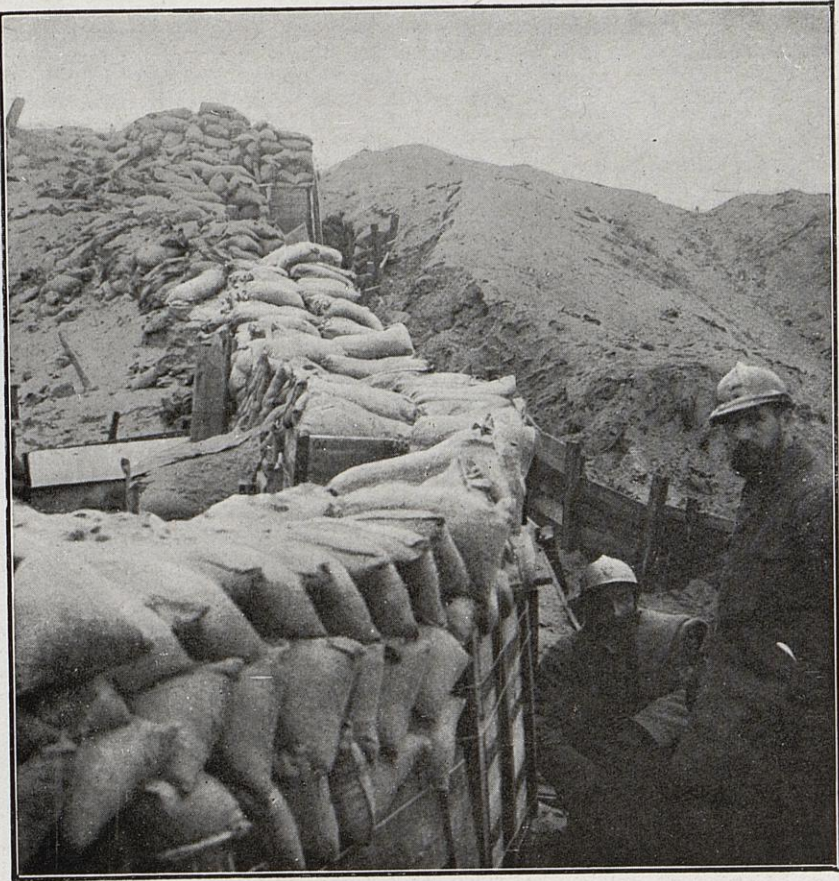
A PROPOS DES CHANGEMENTS DANS LE HAUT COMMANDEMENT. — Le général de Currières de Castelnaud, Commandant d'un groupe d'armées, vient d'être désigné par le général Joffre pour remplir les fonctions nouvellement créées de Chef d'Etat-major général. On sait que, pour réaliser l'unité de commandement, le général Joffre, jusqu'ici commandant en chef des armées du Nord-Est, vient d'être nommé commandant en chef de toutes les armées françaises.



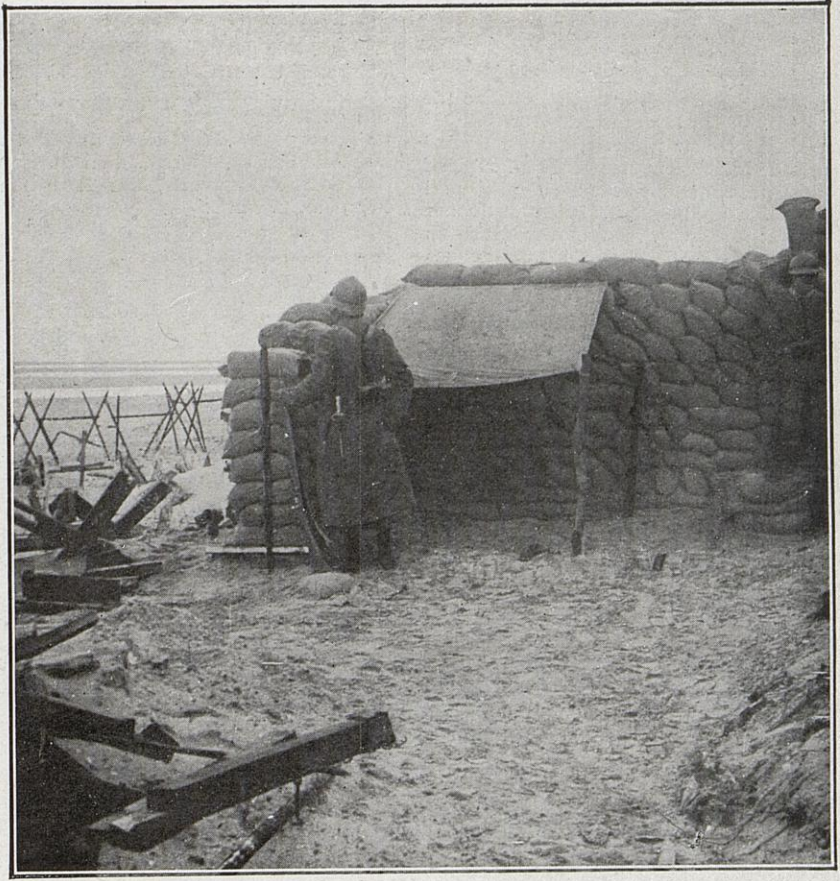
UNE FIGURE POPULAIRE AUPRÈS DES TROUPIERS BELGES, SUR LES BORDS DE L'YSER. — Il s'agit de « Mme Marietta », la propriétaire de la Villa Marietta. Surprise par la guerre dans sa Villa, aux environs de l'Yser, elle n'a jamais voulu quitter sa demeure. Comme dès la première heure, elle s'est prodiguée en faveur des combattants, les autorités militaires lui ont permis de rester en plein centre des hostilités; son petit équipage divertissant traverse à loisir les lignes belges et les soldats du roi Albert pour lesquels Mme Marietta a toujours une petite gâterie ou un mot réconfortant l'accueillent avec le sourire.



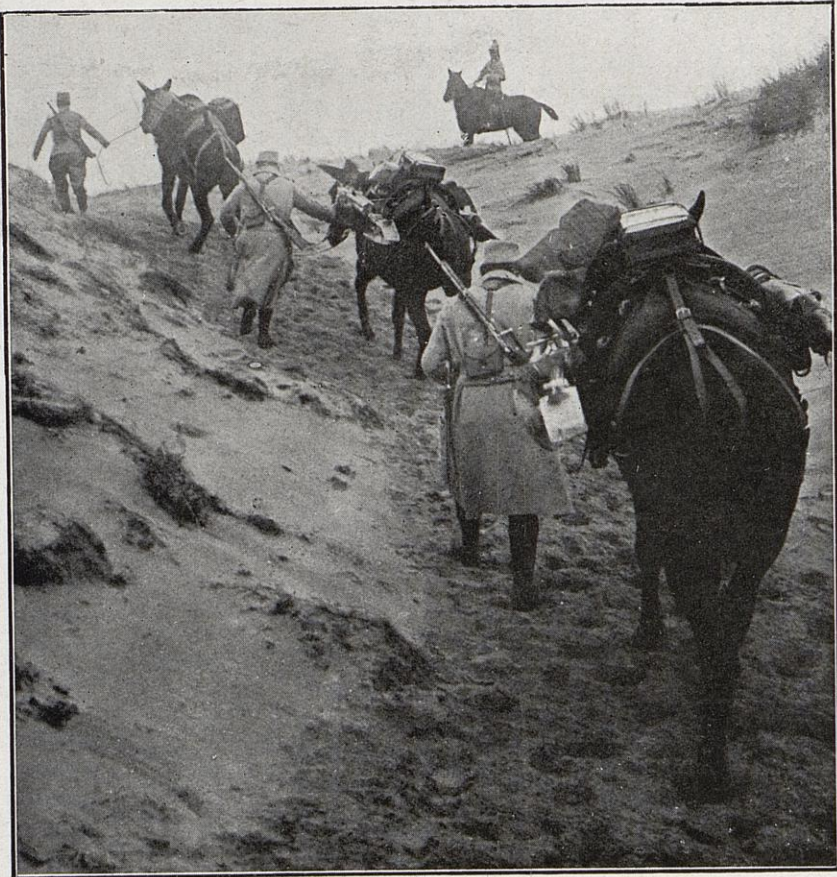
LES HÉROÏQUES FUSILIERS MARINS. — Le Ministre de la Marine, Amiral Lacaze, passe en revue, dans la cour de la Caserne de la Pépinière, les admirables fusiliers marins qui se sont illustrés de si inoubliable façon sur les rives de l'Yser, et qui, à présent, vont quitter la zone des Armées.



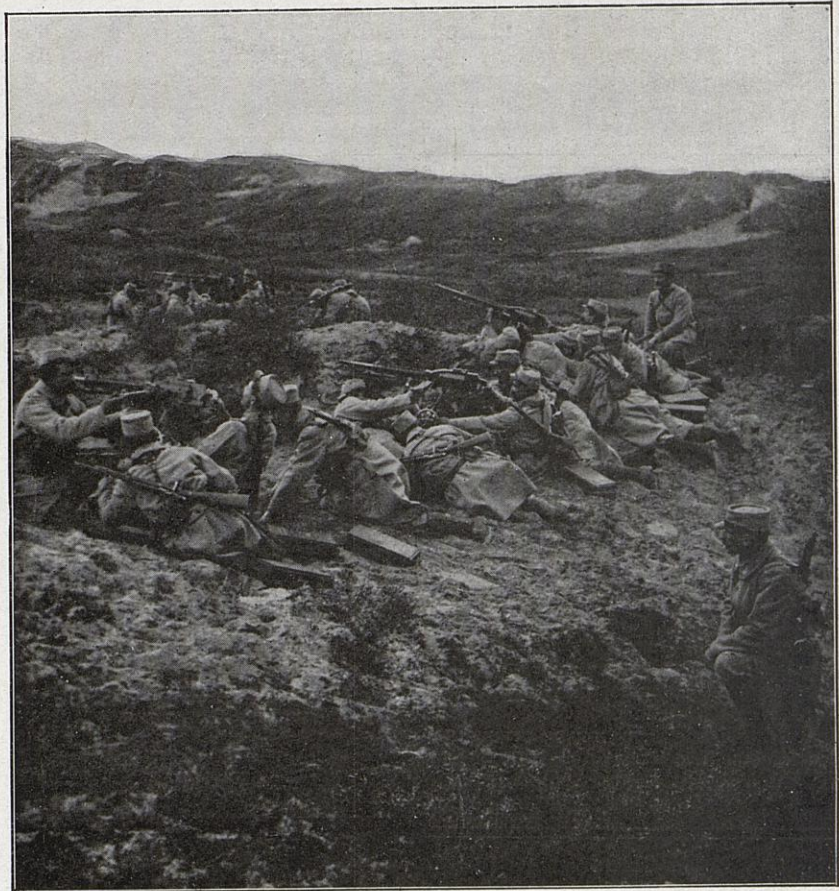
L'installation défensive de nos braves troupiers en Belgique.



Une tranchée près de la mer.



Un convoi de mulets portant gaillardement les mitrailleuses qui tout à l'heure seront mises en batterie.



Les mêmes mitrailleuses, mises en place, sont servies par de rudes troupiers qui en font le meilleur usage.

### SUR LE FRONT DE BELGIQUE

Tandis que l'on se désintéresse un peu du front occidental, depuis que l'activité y est provisoirement allanguie, à la suite de notre victoire en Champagne, on peut juger, d'après les communiqués, que les vaillantes troupes belges, dont ils mentionnent la collaboration, ne cessent de combattre avec énergie, aux côtés des troupes françaises et anglaises, témoignant ainsi de l'inébranlable volonté de tous les sujets du roi Albert, qui est de poursuivre la lutte jusqu'au bout. Aux plus récentes nouvelles, c'est dans les régions de Boesinghe, d'Hetsas et de Lombaertzyde que l'on a remarqué le plus d'activité.

Des actions d'artillerie assez vives s'y sont produites. Nous avons repris un poste qui nous avait été enlevé par surprise. Notre artillerie a exécuté des tirs très efficaces sur des boyaux où

l'on signalait des mouvements de troupes ennemies. De concert avec l'artillerie belge, nous avons exécuté des tirs sur des ouvrages ennemis qui ont été complètement bouleversés, et deux dépôts de munitions ont sauté. Nos mitrailleuses ont empêché les Allemands de remettre en état les ouvrages détruits par nous. Sur plusieurs points, nos canons ont réduit au silence les lance-bombes de l'ennemi.

Cette persistance dans la lutte est du meilleur augure et elle s'accorde avec l'attitude du gouvernement belge qui doit adhérer officiellement, sous peu, au pacte de Londres (4 septembre 1914) par lequel, comme on sait, la France, la Grande-Bretagne, la Russie et le Japon avec l'Italie, ont pris le solennel engagement de ne pas conclure de paix séparée. Cette adhésion, au reste, ne serait qu'une simple formalité, confirmant une situation de fait, car il est bien évident qu'elle est, depuis longtemps, sous-entendue, et que jamais la Bel-

gique n'aurait consenti à traiter séparément avec ses envahisseurs, en perdant les bénéfices de la situation prépondérante qui lui sera faite à l'heure des négociations de paix, car elle aura droit alors à des compensations en rapport avec le rôle qu'elle a joué dans cette guerre si funeste pour elle, et pourra enfin sauvegarder tous ses intérêts nationaux.

Quelle revanche ils auront à prendre ces Belges héroïques ! Et non seulement les inlassables combattants, mais les civils dont le régime terrorisant qu'on leur impose sans parvenir à les mater ne diminue ni la confiance, ni la belle humeur.

Notre éminent collaborateur M. Lenôtre disait, ces jours derniers, les bons tours qu'ils ne cessent de jouer aux Boches installés à Bruxelles, et ce ne sont pas les mesures rigoureuses prises par le nouveau et provisoire gouverneur que vient de leur envoyer l'empereur allemand qui effacera de leurs lèvres ce sourire gouailleur qui plus que tout le reste exaspère leurs persécuteurs. A. B.

## THÉÂTRES

THÉÂTRE DU CHATELET. — *Les Exploits d'une petite Française*, 4 actes de MM. V. Darlay et H. de Gorsse.

Un ingénieur français, qui s'était fixé près de Melbourne, a inventé un explosif plus puissant que ceux connus, qu'il appelle la poudre bleue. Il vient de donner son invention à son neveu Jacques Bréville quand la guerre éclata. Jacques part pour rejoindre son régiment ; il a décidé de doter la France de la formule dont on lui a offert plusieurs millions.

Celui qui désirait tant acheter, c'est Von Blitz, un colonel du grand état-major allemand qui se jette sans tarder à la poursuite de Jacques. Et les épisodes se succèdent, les uns saisissants comme l'abordage par l'« Emden » du navire qui porte les deux hommes, les autres comiques, comme la reddition de soldats allemands à la vue d'une bouteille thermique qu'ils prennent pour une bombe.

L'habileté de Von Blitz à se transformer serait surprenante, si nous n'étions pas au Châtelet ; le voici en voyageur anglais, puis, à Pétrograd, en prince russe et même, en Alsace reconquise, en capitaine français. Le créateur de *Mme Sans-Gêne*, M. Duquesne, a l'art de donner à ces différents personnages la diversité voulue, tout en conservant l'autorité rude et brutale dépourvue de tout scrupule, qui est le seul apanage indiscuté des hobereaux de la culture.

Il est accompagné d'un serviteur lourd et stupide qu'il bourre de coups de pied et de poing ; le domestique de Bréville est un Parisien, aux allures de Passepartout, nommé Coquillet. M. Déan, qui débutait dans ce rôle, a la verve claironnante, de l'emploi, il détache nettement la phrase à mettre en valeur et sait se laisser gagner par l'émotion quand la situation le demande.

La pièce prend son titre d'un personnage gentiment dessiné par M<sup>lle</sup> G. de Morlay, celui d'une petite bonne femme qui, décidée à épouser Coquillet lequel s'entête à rester garçon, le suit dès le départ, l'accable de prévenances, et, par son habileté, par sa présence d'esprit, fait parfois mieux que d'aider au sauvetage du fameux document.

Du même voyage est aussi une jeune américaine que Bréville aime et n'épouse pas parce qu'elle est riche et lui pauvre. Quand ayant parcouru la Chine, le Japon, Pétrograd et le front de Galicie, nous serons arrivés aux lignes françaises, les deux intrigues d'amour trouveront leur fin heureuse, tandis que le colonel, maître enfin du secret de la poudre bleue, sera précipité dans une cuve où l'acier en fusion bouillonne ; grâce à un pont mobile adroitement machiné, le maître enfin meurt et l'explosif, que la France n'aura pas, n'appartendra du moins pas à l'Allemagne.

Bien imaginée, bien conduite, bien jouée, la pièce, qui use des phrases belliqueuses sans en abuser, plaira au public, surtout à la jeunesse qui aime à voir mettre en action la droiture et la vaillance des Français, en même temps que leur audace à se jouer du danger, et leur adresse à tirer parti des circonstances.

Marcel FOURNIER.

## ÉCHOS

AGENDA P.-L.-M. 1915-1916

L'Agenda P.-L.-M., dont la publication avait dû être suspendue en 1915, reparait avec le millésime 1915-1916.

À côté d'articles des plus intéressants se rapportant aux circonstances actuelles de belles illustrations en simili-gravure et de nombreux dessins à la plume, l'Agenda P.-L.-M. nous offre, cette année, des pages de photographies inédites de la guerre : *L'Héroïque Belgique*, France, Italie, et douze hors-texte en couleurs, parmi lesquels six épisodes de la guerre, reproductions artistiques des compositions des peintres militaires Gallien-Laloue et Perboyre : *Nos Alpains dans les Vosges*, *Prise d'une batterie allemande*, *Prise d'un village*, *Mise en batterie du 75*, *Les troupes noires à l'assaut*, *Goumiers en reconnaissance*.

C'est un document d'actualité que chacun voudra acquérir et conserver.

L'Agenda P.-L.-M. est en vente au prix de 1 fr. 50 à l'Agence P.-L.-M. de

Renseignements, 88, rue Saint-Lazare, à Paris, à la gare de Paris-Lyon (Bureau de renseignements et Bibliothèques) dans les bureaux-succursales et bibliothèques des gares du réseau P.-L.-M., au rayon de la papeterie des Grands Magasins du Bon Marché, du Louvre, du Printemps, des Galeries-Lafayette, des Trois-Quartiers, etc., à Paris.



Le jury militaire du Baccalauréat qui vient de fonctionner à Salonique; de gauche à droite : MM. le lieutenant Boyer, Sudreau, Benard, Seignette, Graindor (civil) prés., Hichon, Bayet, Prévôt.

L'Agenda P.-L.-M. est aussi envoyé à domicile sur demande adressée au Service de la Publicité de la Compagnie P.-L.-M., 20, boulevard Diderot, à Paris, et accompagnée de 2 fr. 25 (mandat-poste ou timbres) pour les envois à destination de la France, et de 2 fr. 50 (mandat-poste international) pour ceux à destination de l'étranger.

## TABLEAUX DE GUERRE

Une intéressante exposition d'Eaux-Fortes et de Lithographies originales et d'estampes de guerre, d'artistes Français

et Belges a ouvert ses portes aux Galeries Georges Petit le vendredi 10 décembre.

Parmi les artistes qui participent à cette exposition, signalons les noms de Frantz Charlet, Luigini, Henri Jourdain, de Latenay, Celos Gilsoul, Georges Scott, Cheffer, Leandre, Steinlen, Poulbot, Willette, Jonas, Morin, etc...

## CARNET DE DEUIL

Le peintre Oswaldo Tofani qui vient de succomber, a été longtemps l'un de nos plus assidus collaborateurs, à l'époque où les illustrations artistiques n'avaient pas encore été remplacées par les reproductions photographiques que le public préfère aujourd'hui, et où les Vierge, les Marold, les Adrien Marie, les Zier, les Haënen, les Gérardin, les Tinayre, les Scott, les Lepère, les Ch. Morel, et tant d'autres, composaient, avec lui-même, une troupe d'actualistes dont les collectionneurs du *Monde Illustré*,



Le laboratoire de Bactériologie de l'armée, installé dans le laboratoire de Chimie du Lycée Français de Salonique.

## LE LABORATOIRE DE BACTÉRIOLOGIE DE L'ARMÉE D'ORIENT

L'Orient est le pays classique des épidémies. C'est là que de temps immémorial elles sont nées pour se répandre sur l'Europe. L'ignorance, la saleté, l'hygiène défectueuse ont entretenu comme un foyer permanent de maladies contagieuses : l'an dernier encore le typhus exanthématique dévastait la Serbie, et n'a reculé que devant les efforts énergiques de notre mission médicale.

On comprend dès lors qu'on ait tenu, en envoyant une armée en Orient, à prendre toutes les précautions pour préserver nos soldats. Aussi un des premiers soins du service de santé, dont M. le médecin principal Ruotte est le directeur éminent, a-t-il été d'organiser à Salonique un laboratoire de bactériologie qu'il a été possible d'installer dans le laboratoire de physique du Lycée

de la Mission Laïque française. Ce laboratoire fonctionne avec la plus grande activité sous la direction très éclairée du major Armand Delille, médecin des hôpitaux de Paris assisté du docteur Lemaire, chef de laboratoire des hôpitaux de Paris.

D'autres annexes de ces services seront installées incessamment par M. le major Garin, professeur à la Faculté de Médecine de Lyon, M. le docteur Marceau, de l'École de Médecine de Besançon et M. Monier-Vinard, connu par ses travaux de dermatologie.

Chaque jour les camps sont inspectés ; tout cas suspect est signalé ; des prélèvements sont faits, examinés selon toutes les règles de la science moderne. Bref, on peut être entièrement rassuré en France sur la santé de nos soldats. On y veille, et on y veille bien. Du reste jusqu'à présent il n'y a pas eu le plus léger symptôme de maladie épidémique.

J. L.

recherchent aujourd'hui les productions.

Nous donnons un regret ému à ce consciencieux et probe artiste qui, en dehors de toutes les intéressantes pages que nous lui devons, a illustré un nombre considérable de volumes auxquels ses compositions ont ajouté beaucoup de saveur.

Judi dernier, une foule nombreuse accompagnait de l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet où ont eu lieu les obsèques, au cimetière du Père-Lachaise, la dépouille mortelle du docteur A. Trouillet, médecin-major de 1<sup>re</sup> classe, décoré de la Légion d'Honneur et de la croix de guerre. Après de longs mois de captivité en Allemagne, il avait pu être échangé et était retourné au front pour y poursuivre l'œuvre de dévouement à laquelle il s'était si généreusement consacré depuis le commencement de la guerre.

Aux périls de la campagne, aux fatigues de la captivité qui avaient altéré sa santé, une récente et cruelle douleur — la mort d'un fils de vingt ans qui a



LE DOCTEUR A. TROUILLET

contracté au service la maladie qui l'a emporté au mois d'août dernier — est venue se joindre et accabler le docteur Trouillet en lui portant un dernier coup qu'il n'a pu supporter.

Il laisse à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un homme excellent et d'un brave, mourant victime de son devoir noblement accompli jusqu'au bout.

## ACTUALITÉS THÉÂTRALES

Au Gymnase.

M. Alphonse Franck, qui reste dans les heureuses traditions de son théâtre, nous écrit :

« Cher ami,

« On a lu au Gymnase une pièce nouvelle, et cette pièce n'est pas une revue ! Pareil événement ne s'était pas produit depuis l'hiver 1913-1914, dans un théâtre du boulevard. Cette lecture — vous seriez surpris si je vous cachais ce détail — a fort divertit ses interprètes dont je vous donnerai les noms dès demain.

« *Les Deux Vestales*, comédie en 3 actes, ont été reçues par moi bien avant la guerre, j'ai pu, non sans peine, obtenir de son auteur, M. Philippe Maquet, de la monter dès maintenant. Il a bien voulu se laisser convaincre que le public, pour peu qu'on lui présente une œuvre amusante, s'empressera à une pièce nouvelle et peut-être même saura gré à l'auteur et au directeur de l'effort tenté pour lui offrir autre chose que du « déjà vu ».

« Bien cordialement à vous,

« Alphonse FRANCK ».

Certes nous ne sommes pas étonnés de l'enthousiasme de M. Franck et de ses artistes ; depuis longtemps nous connaissons l'esprit si fin, si délicat, si parisien de Philippe Maquet qui, nos lecteurs s'en souviennent, fut un des chroniqueurs les plus appréciés du *Monde Illustré*. Sa pièce doit être charmante et nous sommes persuadés qu'elle rencontrera auprès du public le plus vif, le plus légitime succès.

# LE MONDE ILLUSTRÉ



LE RÉVEIL DE LA VICTOIRE, par BOUTIGNY

# CHOCOLAT LOUIT

## PRODUITS RECOMMANDÉS

**CHOCOLAT-LOUIT**, Vanille, papier bleu, Santé papier jaune, en tablettes pour la tasse.  
**CACAO-LOUIT**, en poudre, en boîtes métal illustré.  
**CHOCO-LOUIT** (Chocolat fondant exquis à enquet)  
**CHOCO-LAIT**  
**BOUCHÉES-LOUIT**, en boîtes praline, granité au miel ou en crèmes assorties  
**MADELEINES-LOUIT**, à la crème assorties  
**RACACHOU des ENFANTS**, en boîtes de 750 gr  
**THÉ SUPÉRIEUR**, illustration dessinée.  
**VANILLES en TUBES**, de la meilleure provenance  
**TAPIOCA-LOUIT**, en boîtes de 750 grammes  
**MOUTAR E-GIAPHANE**, souchées unifiées  
**SARDINES "A LA LINE"**, préparation supérieure  
**SARDINES "SANS ARÊTES"** qualité extra  
**SARDINES "LOUIT"**, à l'huile et à la tomate.  
**ROYANS A LA TARTARE; MAQUEREAUX; THON;**  
**PURÉE de TOMATES; PETITS POIS; HARICOTS VER'S;**  
**ASPERGES "PRINCESS" HUILES et VINAIGRE S;**  
**FRUITS au VINAIGRE et CONDIMENTS DIVERS,**  
**MIXED-PICKLES; CAPRES; OLIVES; ANCHOIS;**  
**PICANT LIU à la MOUTAR E-GIAPHANE**

**LOUIT FRÈRES ET C<sup>IE</sup>**  
BORDEAUX (FRANCE)

**VIN AROUD**  
**VIANDE - QUINA - FER**  
 MÉDICAMENT-ALIMENT  
 le plus puissant RECONSTITUANT  
 PRESCRIT par les MÉDECINS  
 dans les cas de  
 Chloro-Anémie, Convalescence, Suites de couches  
 Troubles de Croissance, Influenza.  
 Laboratoire H. FERRE - BLOTTIERE et C<sup>ie</sup> 6, rue Dombasle Paris et 112 pharmacies

DEMANDEZ UN

# DUBONNET

VIN TONIQUE AU QUINQUINA

## Aspirine

## Antipyrine

## Pyramidon

des "Usines du Rhône"

SEULS FABRICANTS EN FRANCE

Exiger la marque sur chaque Comprimé.

**LIT DU SOLDAT**  
 Montage : une minute. Se pose partout, sans crochets, ni cordes.  
 Pour l'hiver avec matelas. Poids total 7 kilos.  
**HAMAC-COUCHETTE**  
 En Gros : VIGIER, 143, rue Saussure, Paris.  
 Détail : 6<sup>de</sup> Mag., Mont de Sports, etc.

**DUPONT** Tél. 818-67  
 Maison fondée en 1847. Fournisseur des hôpitaux.  
 10, rue Hautefeuille, PARIS (6<sup>e</sup>)

Tous articles pour blessés, malades et convalescents.

Bras et jambes artificiels.  
 Bandages herniaires. Bas pour varices.  
 Chaussures orthopédiques pour mutilés.

**OBESITÉ**

# LIN-TARIN

CONSTIPATION

**"Heure Exacte"**  
 est donnée par les  
**"CHRONO-COQ"**  
 Chronomètres "NATIONALE"  
 Chronomètres "MAXIMA"  
 en Acier, Métal, Argent et Or  
 MONTRES réglées aux TEMPERATURES  
 d'une Solidité et d'une Régularité parfaites  
 Médaille d'Or, Concours Officiel de l'Observatoire de Besançon  
 FABRIQUÉES PAR LE  
 G<sup>d</sup> COMPTOIR NATIONAL d'HORLOGERIE  
 ÉDOUARD DUPAS, BESANÇON  
 ENVOI FRANCO DE L'ALBUM ILLUSTRÉ N<sup>o</sup>  
**PRIME A TOUT ACHETEUR**

### LA REVUE COMIQUE, par Lucien Métivet



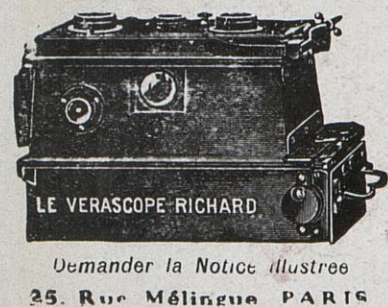
SONGE DE NOEL

L'héroïque Poilu dormant dans la tranchée  
 Voit d'abord une oie embrochée  
 Qui, marchant au pas « de parad »,  
 Ouvre son large bec en criant : Kamerad!

Et puis il rêve, en son sommeil,  
 Que la plus belle des Étoiles  
 Au-dessus de son lit sans oreiller ni toiles  
 Brille d'un éclat sans pareil,

Cependant que cinq grands Rois Mages  
 (Deux de plus que sur les images) :  
 George, Albert, Nicolas, Victor et Pierre aussi  
 Lui sourient doucement en lui disant : Merci!

Et que France, sa marraine,  
 Portant sur son bonnet couronne de lauriers,  
 Vient dans chacun de ses souliers  
 Mettre l'Alsace et la Lorraine.



L'APPAREIL IDÉAL DES AMATEURS

est le

# VÉRASCOPE

Se méfier des Imitations  
 Exiger la Marque authentique

Vente au Détail :  
 10, Rue Halévy (Opéra)

# RICHARD

Pour les Débutants LE GLYPHOSCOPE à 35 Fr -- Exposition : 7 rue Lafayette (Opéra)

## PHOSPHATINE FALIERES

L'aliment le plus recommandé pour les enfants

Son emploi est indiqué dès l'âge de 7 à 8 mois, mais surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. Favorise la dentition, assure la bonne formation des os. Utile aux anémiques, aux convalescents, aux vieillards.

Se trouve partout. — Dépôt Général 6, rue de la Tacherie, PARIS.

## Coaltar Saponiné Le Beuf

antiseptique, détersif  
 ni caustique, ni toxique

Officiellement admis dans les Hôpitaux de Paris

Les plaies de mauvaise nature et les muqueuses malades, étant détergées, aseptisées et désinfectées, avec une innocente énergie par le **COALTAR LE BEUF**, étendu d'eau au degré jugé nécessaire par le Médecin, on a naturellement songé à utiliser ces précieuses qualités pour les soins de la Toilette. Les résultats obtenus ayant donné entière satisfaction, l'emploi de ce produit, pour les soins de la bouche, les lotions du cuir chevelu, les ablutions journalières, etc., s'est répandu en peu de temps, mais ce succès a fait naître de nombreuses imitations dont on se garantit en exigeant sur l'étiquette la signature de l'inventeur : **Ferd. LE BEUF**, en rouge.

**Ce produit unique en son genre et bien Français**  
**SE TROUVE DANS LES PHARMACIES**